

LA CONFESSION DE ROSSINI

Nous avons dit, il y a quelques jours, que madame Rossini, décédée dernièrement, laisse un grand nombre de papiers relatifs à l'illustre musicien dont elle porta le nom. Parmi ces papiers, il n'en est peut-être pas de plus curieux que celui qu'on va lire et qui retrace les derniers moments du maestro.

C'est une lettre émanant de celui-là même qui confessa Rossini, l'abbé Gallet, premier vicaire de Saint-Augustin. Elle était adressée par ce dernier à un de ses amis, et Mme Rossini, en ayant eu connaissance, en demanda la copie qu'on vient de trouver dans ses papiers.

Mon cher ami,

Tu te plains de mon silence avec toi sur Rossini; voici tout entière l'histoire de ses derniers moments:

Il venait de subir l'opération de la fistule. Mgr Chigi, nonce apostolique, qui le connaissait depuis longtemps, demande à le voir.

—Il est bien fatigué, monseigneur, dit M. Nélaton. Si vous entrez, je vous en prie, un mot seulement. Vous avez forcé la consigne pour lui serrer la main, et vous reviendrez dans quelques jours.

Le nonce, en entrant, tout effrayé de la prostration du malade, sans autre préambule lui dit avec solennité:

—Mon cher Rossini, vous savez que je suis un de vos plus grands admirateurs. Vous avez fait des œuvres qui vivront autant que les siècles; vous êtes un homme immortel, et pourtant... il faut mourir! De la part du Saint-Père qui vous aime, je viens vous apporter la bénédiction de l'ultima Hora.

Le malade avait replié la tête sur sa poitrine, et gardait ce silence profond par lequel il savait si bien exprimer sa colère quand elle ne sortait pas en éclats.

Mme Rossini, qui pressent l'orage, demande grâce et prie le nonce de revenir un autre jour.

—Olympe, Olympe, s'écrie tout à coup le malade, tu ne vois donc pas qu'on me tue?

—Monseigneur, je vous en prie, dit Mme Rossini; et elle le prend par le bras.

—Madame, vous assumez une bien grande responsabilité, et ce que vous faites pèsera sur toute votre vie jusqu'à l'éternité.

—Accompagne-le jusqu'en bas, crie Rossini.

A son retour, Mme Rossini trouve le malade au paroxysme de la fureur.

—Olympe, viens ici. Il m'a assassiné. Mets ta main sur cet évangile: jure-moi que cet homme ne rentrera jamais dans ma maison.

—Je le jure.

Il lui pose convulsivement les doigts sur le front.

—Ce n'est pas assez: jure-moi qu'aucun homme portant son habit n'entrera dans ma chambre pendant ma maladie. Pas même une religieuse.

—Je le jure.

Quelques jours après, le docteur Nélaton disait au docteur Barthe:

—Nous ne pouvons pourtant pas le laisser mourir ainsi. Il a, j'en suis sûr, des sentiments religieux. Pour lui-même, pour sa famille, pour la société elle-même, il faut que nous avisions...

Le lendemain, c'était le jeudi 12 novembre, M. Barthe dit à Rossini:

—Le mal ne cède pas, et votre agitation morale paralyse tous nos remèdes. Pour vous rendre le calme, je voudrais vous amener cet abbé de Saint-Roch que vous aimez. C'est mon ami, il a fait l'instruction religieuse de mes filles. Il viendra si je le lui demande, et il sera votre meilleur médecin. Qu'en pensez-vous?

—Je suis si fatigué! et puis, vous le savez, je ne suis pas bon depuis quelques jours... je crains de le recevoir mal... Enfin, pourtant, s'il le veut, qu'il essaye.

M. Barthe vient m'avertir aussitôt. Après lui arrive, au nom de Mme Rossini, M. Possoz, ancien maire de Passy. On m'avait dit qu'il n'y avait pas péril en la demeure. Je termine mon catéchisme et je pars.

En entrant dans la villa de l'avenue Ingres, au Ranelagh, je trouve deux cents artistes qui remplissaient les salons et conversaient en groupe détachés.

Le malade est brisé par un pansement très-long et très-douloureux. On tremble pour moi.

L'un de ces messieurs fait passer ma carte à Mme Rossini.

Elle arrive tout en désordre et les cheveux épars au grand salon, et, sans se préoccuper de la foule qui nous entoure, elle se précipite à genoux en pleurant et en disant:

—Monsieur l'abbé, soyez notre sauveur... commencez par moi, je veux faire ma confession.

Ce n'était ni le lieu ni l'heure; et puis il convenait de commencer par le malade. Elle le comprend bientôt; mais elle désire me parler en particulier avant de m'introduire auprès de Rossini.

Je la suis au petit salon, où nous restons seuls. Je refuse de nouveau de l'entendre à genoux.

Avec une grande agitation, elle raconte l'histoire du Nonce.

—Après s'être présenté deux fois, il a osé nous envoyer cet autre Italien, l'abbé***, avec qui mon mari faisait quelquefois de la musique; mais enfin un prêtre qui ne dit pas la messe! Dans un pareil moment, n'était-ce pas bien cruel? Monsieur l'abbé, mon pauvre malade est bien agité en ce moment; voulez-vous revenir demain?

—Oui, madame, à l'heure que vous me direz; mais j'aurais bien voulu l'entrevoir seulement aujourd'hui.

—Et mon serment? car j'ai juré sur l'Evangile.

—Je prends tout sur moi.

—Mais comment vous annoncer?

—Je m'en charge encore; permettez-moi seulement d'entrer avec vous.

—Venez.

* *

Tout le monde en nous voyant passer nous suit des yeux et attend en suspens. Au seuil de la porte, Mme Rossini s'arrête et fait sortir, d'un signe, tous les garde-malades.

Je m'approche du lit et je remercie le malade d'avoir bien voulu se souvenir de moi.

—Ah! c'est vous, monsieur l'abbé; j'avais bien besoin de vous.

—Quel bonheur, dit Mme Rossini; et elle se retire.

—On dit que je suis un impie, reprit Rossini; monsieur l'abbé, quand on a écrit mon *Stabat*, peut-on n'avoir point la foi?

—Je n'en ai jamais douté. Dès le commencement, votre beau génie vous avait placé sur un de ces grands sommets du haut desquels on aperçoit toujours le ciel et Dieu. Chateaubriand, qui fut votre ami, n'a-t-il pas écrit quelque part: "L'harmonie est sœur de la religion"?

—Oui, au moment de mes plus belles inspirations, je me suis toujours senti meilleur.

Puis, faisant le signe de la croix:—Je suis prêt, commençons!.....

Sa confession terminée, il ajouta:

—Parlez encore, je ne suis pas fatigué; votre voix me fait du bien, merci, vous m'avez délivré d'un grand poids, vous reviendrez bientôt.

Et, à l'italienne, il me baisa la main.

Mme Rossini entendant la parole d'adieu, rentre et vient à nous.

—Que je te remercie, ma pauvre amie, lui dit Rossini, et ils s'embrassèrent en pleurant.

—Je me confesserai aussi, va, et bientôt, ajoute-t-elle.

Craignant une trop grande fatigue pour le malade, qui parlait toujours, je me retire, ou plutôt je m'arrache à sa main qui me retenait encore, et je promets de revenir le lendemain, et tous les jours suivants. Je pressentais bien, hélas! qu'ils ne seraient pas nombreux. L'érysipèle avait tout envahi, son corps n'était plus qu'une grande plaie, et il souffrait horriblement.

* *

Les amis du malade m'attendaient pleins d'anxiété.

—Que nous vous remercions, monsieur l'abbé, et quel service vous venez de nous

rendre à tous! Il nous était si dur de voir mourir le maître en maudissant! Il ne va donc pas communier? me dit M. Vaucorbeil.

—Il le voudrait bien, mais il ne peut rien prendre, si ce n'est le morceau de glace qui fond sur ses lèvres. On espère un peu qu'il pourra demain matin. Pauvre maestro!

La nuit fut assez calme. Le médecin italien Donato s'était fait une légère égratignure à la main en ouvrant son pince-nez; une petite inflammation après le dernier pansement lui avait donné de grandes inquiétudes, et il s'était retiré en déclarant qu'il ne passerait pas la nuit auprès du malade.

Trois amis dévoués le remplacèrent. Ils entendirent souvent Rossini prier. Il disait:

—O cruce ave... *Inflammatum... Pie Jesu Paradisi Gloriam.*

Vers la fin de la nuit, il interpellait énergiquement la sainte Vierge, comme on le fait souvent en italien:

—Que faites-vous donc, vierge Marie, je souffre comme un damné? Je vous appelle depuis le commencement de la nuit... Vous m'entendez?... Si vous voulez, vous pouvez... Ça dépend de vous... Hâtez-vous donc... Allons! allons!...

Le lendemain, il ne parlait plus. Les yeux seuls avaient conservé l'intelligence et la vie; sa main, déjà froide, pressait encore une petite croix suspendue à son cou; souvenir précieux qui l'accompagnait partout, depuis le jour où il l'avait reçu de son vieil ami l'archevêque de Florence. Je proposai d'appeler M. le curé de Passy pour l'extrême onction.

—Je vous en prie, dit Mme Rossini, achevez vous-même votre œuvre et soyez avec nous jusqu'à la fin. Sans doute M. le curé est venu prendre des nouvelles tous les jours; mais il ne nous a jamais fait de visite. Maintenant, ce n'est pas le moment.

Je courus à l'église. A mon retour tout était préparé dans la chambre du malade. Ses amis se tenaient dans le salon voisin, à genoux, priant et pleurant. Le malade, pendant les prières, faisait quelques signes de la tête et de la main. Je vis une dernière larme dans son oeil à demi-fermé.

Après la dernière bénédiction et quelques paroles, adressées plutôt aux assistants qu'au mourant, Tamburini tout ému me prend la main et me dit:

—Monsieur l'abbé, vous venez d'écrire une belle page dans votre histoire!

—Elle est belle surtout et précieuse pour le pauvre malade, lui répondis-je.

—Pauvre maestro! s'écrie Mme Albini, c'est sa dernière page, à lui!...

Et Mme Patti tombe sur un canapé en sanglotant.

Les sanglots éclatent de toutes parts. On eût dit une famille éplorée auprès du lit de mort du meilleur des pères.

J'ai rapporté de là une impression qui ne s'effacera jamais. Oui! ils ont du cœur et ils ont de la foi, ces artistes, et peut-être précéderont-ils dans le royaume de Dieu beaucoup de ceux qui se croient meilleurs qu'eux.

Le samedi, Rossini avait rendu son âme à Dieu dans la nuit.

L'abbé GALLET.

UN SCANDALE A DUBLIN

Les restes de lord Leitrim, assassiné par ses fermiers, ainsi que nous l'avons raconté, ont été transportés à l'église Saint-Michan, à Dublin, au milieu de manifestations brutales, indignes d'une nation civilisée.

Quoique l'église soit située dans la partie de la ville où la mémoire du comte est le plus exécrée, on ne pouvait s'attendre à ce que les mauvaises passions se feraient jour d'une façon aussi scandaleuse. Il est honteux, pour un peuple qui est représenté comme imbu de sentiments religieux, d'avoir à se reprocher des faits déplorables comme ceux qui se sont passés.

Le corps de lord Leitrim avait été transporté de Donegal à sa dernière résidence, Killaloon, près de Colbridge, environ

huit milles de Dublin, d'où il a été amené le lendemain à une heure, à l'église Saint-Michan, pour être inhumé dans les caveaux où se trouve le tombeau de sa famille.

Malheureusement, les funérailles avaient été annoncées à l'avance et, quelques heures avant l'arrivée du cortège, les rues et les abords de l'église étaient bloqués par une populace de la pire espèce. Les propos, les allusions, les cris contre le comte Leitrim, commencèrent à circuler parmi la foule; on le traitait de vieux *ruffian* et d'hérétique.

La police fut prévenue, et vingt constables furent envoyés pour maintenir l'ordre. Les portes du cimetière entourant l'église furent fermées, mais des individus en guenilles escaladaient les murs, et chaque fois qu'on ouvrait les portes pour laisser passer quelques invités, la foule se ruait et pénétrait peu à peu.

A deux heures, au moment où le cortège funèbre arriva au haut de la rue, il fut accueilli par une formidable explosion de cris et de sifflets. La populace s'élança vers le char, et les parents du mort, ainsi que les représentants de la noblesse et les invités qui suivaient, furent assaillis avec une telle violence qu'ils durent reculer. En quelques minutes, le corbillard fut entouré par les chefs de cette populace, pour la plupart ivres, qui criaient, sifflaient, hurlaient, menaçaient. Ils essayèrent même d'ouvrir le cercueil pour en arracher le corps de lord Leitrim.

La police n'était pas en force suffisante pour lutter contre toute cette canaille. Le nouveau lord Leitrim, lord James Butler, le comte de Kingston et plusieurs autres requéraient les constables de charger les émeutiers. Malheureusement, c'était impossible.

Cette scène dura environ vingt minutes. Enfin, un renfort de vingt-cinq policemen parvint, avec la plus grande difficulté, à se frayer un passage à travers la foule.

Ils entourèrent le char sur les trois rangs et firent faire place aux agents des pompes funèbres pour porter le cercueil.

Deux ou trois fois, la populace réussit à faire reculer les constables; tous ces forcenés criaient, en désignant le cercueil: "Enlevons le cadavre!"

Enfin, lorsque le cercueil fut porté dans l'enceinte du cimetière, les parents qui conduisaient le deuil eurent encore à lutter contre la foule pour pouvoir y pénétrer. Tous n'y parvinrent pas. Les derniers qui réussirent à entrer eurent leurs chapeaux, garnis de longs grêpes, mis en lambeaux.

Le solliciteur-général pour l'Irlande, le conseiller royal du château, et le colonel Caulfield, contrôleur de la maison vice-royale, en essayant d'entrer dans le cimetière, furent des plus maltraités.

Les cris, les hurlements, les sifflets continuèrent pendant toute la durée du service funèbre.

Après l'inhumation, les parents de feu lord Leitrim et les invités furent obligés de sortir par une porte dérobée derrière l'église.

Copie d'un certificat venant d'être reçu :

93, RUE ST. FRANÇOIS-XAVIER,
Montréal, 8 avril 1878.

Aux Propriétaires du "Phosfozone,"
Montréal.

Messieurs.—Ayant fait usage de votre PHOSFOZONE durant les derniers deux mois, je suis heureux de déclarer qu'il m'a fait un bien considérable dans la guérison d'un *Dérangement du foie* et d'*Indigestion*, et je le recommande instamment à tous ceux qui pourraient souffrir de l'une ou l'autre de ces maladies.

Tout à vous,
(Signé) JOHN POPHAM.

Le "Phosfozone" est en vente dans toutes les Pharmacies de la Puissance. Prix: \$1.00 la bouteille.

AVIS SPÉCIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au R^{év}. JOSEPH T. INMAN, *Station D, New-York.*